



**HAL**  
open science

## Les collaborations en recherche dans le domaine de la gestion entre Business Schools et Universités. La fin de deux mondes séparés ?

Patricia Laurens, Christian Le Bas, Linh Chi Vo

### ► To cite this version:

Patricia Laurens, Christian Le Bas, Linh Chi Vo. Les collaborations en recherche dans le domaine de la gestion entre Business Schools et Universités. La fin de deux mondes séparés?. *Management & sciences sociales*, A paraître. hal-03840331

**HAL Id: hal-03840331**

**<https://hal.science/hal-03840331v1>**

Submitted on 5 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les collaborations en recherche dans le domaine de la gestion entre Business Schools et Universités. La fin de deux mondes séparés ?

Patricia LAURENS, LISIS, Univ Gustave Eiffel, ESIEE Paris, CNRS, INRAE, 77447 Marne-la-Vallée, France. [patricia.laurens@esiee.fr](mailto:patricia.laurens@esiee.fr)

**Christian LE BAS (auteur référent)** UR Confluence, Sciences et Humanités – UCLy – ESDES, “ESDES Institute of Sustainable Business and Organizations”. 10 place des archives, 69002 Lyon. [clebas@univ-catholyon.fr](mailto:clebas@univ-catholyon.fr) (tel : 06 81 81 39 97)

**Linh-Chi VO**, UR Confluence, Sciences et Humanités – UCLy – ESDES, “ESDES Institute of Sustainable Business and Organizations”. 10 place des archives, 69002 Lyon. [lcvo@univ-catholyon.fr](mailto:lcvo@univ-catholyon.fr)

**Patricia Laurens** est chercheuse CNRS et travaille depuis 2010 au Laboratoire Interdisciplinaire Sciences Innovations Société (LISIS) de l'Université Gustave Eiffel. De 2004 à 2010, elle a été chef de projet en bibliométrie à l'Observatoire des sciences et technologies (OST) à Paris, France. Elle a une expérience en tant que chercheuse et chef de projet sur des investigations liées à la bibliométrie, indicateurs R&D, exploitation de bases de données R&D, performances R&D, brevets.

**Christian Le Bas** est Professeur d'économie à l'ESDES depuis 2013. Il enseigne l'Economie et le Management de l'Innovation et les implications stratégiques de la responsabilité sociale des entreprises. Ses programmes de recherche actuels sont : la mesure et les déterminants de l'innovation environnementale, le comportement d'innovation des firmes en relation avec la RSE et le développement durable, les déterminants et les implications de l'innovation frugale, la gouvernance des processus d'économie circulaire.

**Linh-Chi Vo** est directrice de la recherche à l'ESDES, Lyon Business School, UCLy. Elle est également professeur de Management Stratégique. Elle a obtenu son doctorat à l'École Centrale de Paris. Ses recherches portent sur la philosophie pragmatiste, les fondements microéconomiques de la RSE, la théorie institutionnelle et le management interculturel. Ses recherches ont été publiées dans des revues telles que : *Organization Studies*, *M@n@gement*, *Journal of Organizational Change Management*.

### Résumé

**Problématique.** Cet article traite des collaborations en recherche qui se nouent dans le domaine de la gestion entre Business Schools (BS) privées et Universités publiques françaises, historiquement très séparées. Nous cherchons à savoir si cette séparation (juxtaposition) perdure sur la période 2008-2018 marquée par la croissance de l'activité de recherche des Business Schools et des pratiques collaboratives (y compris internationales) dans le monde académique.

**Méthodologie.** On a mis au point une base de données tirée de Scopus portant sur 15 494 publications issues de 1 177 revues permettant de décrire les principales tendances concernant la production de recherche académique en gestion des institutions françaises.

**Principaux résultats.** Nos résultats témoignent de la fin de deux mondes séparés (ou juxtaposés) : le bloc des Universités (accrus des chercheurs CNRS) collabore de plus en plus avec les BS et constitue le premier partenaire en recherche du groupe des BS. Toutefois, les publications collaboratives entre les BS et les Universités-CNRS sont faiblement internationalisées et ont moins d'impact que la moyenne des publications des BS. Nous contribuons à la littérature en montrant que la collaboration entre organisations de recherche, particulièrement développée dans la décennie passée, peut être étendue à des collaborations entre institutions privées et publiques.

**Mots clés :** collaboration, recherche, Business Schools, Universités, publications.

## **Research collaborations in the field of management between Business Schools and Universities. The end of two separated worlds?**

### **Abstract**

**Issue.** This article studies the research collaborations in the field of management between French private Business Schools (BS) and public Universities, which are historically two separated worlds. We investigate whether this separation continues over the 2008-2018 period marked by the growth of research activity in Business Schools and collaborative practices (including international collaboration) in the academic world.

**Methodology.** Our data set coming from Scopus includes 15,494 publications from 1,177 journals. It enables us to outline the main trends in the production of academic research by groups of French institutions.

**Main results.** Our results show that the Universities-CNRS group increasingly collaborate with the BS and represents the first set of partners of the BS group. However, the collaborative publications between BS and Universities-CNRS were weakly internationalized and had less impact than the average value of BS publications during that period. We contribute to the literature by showing that collaboration between research organizations, which is particularly dynamic, can be extended to collaborations between private and public institutions.

**Key words:** collaboration, research, Business Schools, University, publications.

## Introduction

On assiste dans la récente période à l'affirmation d'une profonde transformation de la production de connaissance. La collaboration en recherche constitue aujourd'hui une infrastructure essentielle de la production de connaissances nouvelles, le « fourth age of research » pour (Adams, 2013). La collaboration de recherche est un processus social (Leahey, 2016) au sein duquel des chercheurs regroupent leur expérience, leurs connaissances et leurs compétences socialisées de manière à produire de nouveaux savoirs (Bozeman et Boardman, 2014). Il s'ensuit que les chercheurs trouvent des avantages à ce type de collaboration. Elle permet la formation d'une division du travail entre chercheurs, d'une diversité des connaissances au sein des équipes, et d'une capacité à explorer et exploiter de nouvelles trajectoires de connaissances accroissant les performances de la recherche (Jones, 2009). Il est maintenant bien établi que les équipes produisent des recherches plus fréquemment citées que celles menées par des individus, et cet avantage a augmenté au fil du temps (Wuchty et al., 2007). Un tout dernier aspect, la collaboration internationale, qui dépasse donc la frontière d'un seul pays, s'est développé rapidement (Chen *et al.*, 2019). En Europe, le pourcentage de chercheurs académiques collaborant à l'échelle internationale dans le cadre de leur recherche s'élève à 63,8 %, ce qui est très élevé (Kwiek, 2018).

Historiquement, en France, il y avait une distinction claire, dans les domaines de la gestion et du Management, entre les deux grands acteurs que ce sont Universités publiques et les écoles de commerce ou Business Schools (BS par la suite) privées. On peut penser que dans le domaine Économie/Gestion qui est celui dans lequel les écoles de commerce (BS) et les Universités publiques déploient leur activité de recherche, la collaboration scientifique est un modèle qui a dû s'imposer comme dans les autres champs. Cependant, la relation entre ces deux mondes peut se caractériser comme une séparation sur le temps long. Le modèle des BS en particulier et des grandes écoles en général se caractérise par une inscription sélective des étudiants à la suite de concours et une orientation plus professionnelle (Calmand *et al.*, 2009). Les Universités ont structuré des enseignements de gestion dans leurs programmes de formation avec la création des IUT et la croissance des IAE (Chessel et Pavis, 2001). Grâce à la réforme du système LMD (Licence, Master, Doctorat), les diplômes proposés par les deux mondes se sont standardisés. De nombreux Masters universitaires correspondent désormais aux normes des grandes écoles (Fauconnier, 2006). En termes d'activité de recherche, celle qui nous importe dans cet article, le schéma est un peu différent, au moins historiquement. Dans le passé les BS n'ont pas accordé une attention particulière aux « signes communs de la dignité académique », c'est-à-dire à la recherche. Pour le monde universitaire elles étaient ouvertement reléguées à des rangs inférieurs (Bourdieu, 1989, p. 324). Depuis les années 2000, les activités de recherche au sein des BS se sont fortement développées, en témoigne la croissance des publications dans les revues à comité de lecture par des enseignants titulaires d'un doctorat (Blanchard, 2011). Malgré ces changements, on est resté globalement dans un contexte de dichotomie maintenue en recherche entre les BS privées et les Universités publiques. La confrontation entre les deux mondes continue, et, est même attestée par le débat en 2013 entre la Conférence des présidents d'université et celle des grandes écoles (Fauconnier, 2013). Beaucoup l'ont décrite comme une « impasse française » (Picavet, 2007) ou une « douloureux divorce français » (Fauconnier, 2006).

Les questions que l'on peut alors se poser sont : peut-on envisager que se nouent des collaborations en recherche entre les deux institutions d'autant plus qu'elles sont devenues un

moteur essentiel de la production de connaissances ? Peut-on imaginer la fin de la coupure entre ces deux mondes, des BS et des Universités, notée par plusieurs observateurs ? Quels sont les avantages issus de ces collaborations dont les chercheurs peuvent bénéficier ? Retrouve-t-on la tendance à la collaboration internationale parmi les chercheurs des BS et des Universités auxquelles on peut ajouter des équipes de recherche souvent sous la tutelle du CNRS ?

Afin de répondre à ces questions, nous analysons les collaborations en recherche entre les BS, les Universités et les organismes de recherche publique comme le CNRS. Nous effectuons notre démarche à l'aide des outils bibliométriques lesquels ont permis des avancées remarquables dans le suivi et l'analyse de la production de connaissances dans le monde académique (voir par exemple les contributions de la revue *Scientometrics*). Nous focalisons notre étude sur l'analyse des coauteurs au sein d'un ensemble de publications. Cet outil a permis notamment, de cartographier des réseaux de chercheurs individuels et des institutions auxquels ils appartiennent.

Notre contribution se déploie ainsi dans deux directions. En premier lieu, nous avons mis au point une riche base de données concernant les publications des chercheurs en gestion en France sur une période d'une décennie (2008-2018). Il s'agit d'un outil unique basé sur les adresses institutionnelles des auteurs de publications. Une telle base autorise une connaissance précise et robuste du volume et des acteurs des collaborations en recherche de différentes institutions clés de la recherche en gestion, y compris dans la dimension internationale. Par ailleurs, on associe un travail statistique sur le classement des revues ouvrant la voie à une mesure de la valeur des publications collectives comparée à celles qui ne le sont pas. En second lieu, sur la base de ces données quantitatives, nous contribuons sur le fond quant aux volumes et aux formes des collaborations dans le domaine de la gestion. Nos résultats témoignent de la fin de deux mondes séparés : le bloc des Universités (accrus des chercheurs CNRS) collabore de plus en plus avec les BS et constitue le premier partenaire en recherche du groupe des BS. Dans un contexte d'internationalisation croissante de la recherche en gestion les publications collaboratives entre les BS et les Universités sont faiblement internationalisées et ont moins d'impact que la moyenne des publications des BS. Ainsi, notre travail offrant une vision de la production de connaissances des organisations de recherche en France et des collaborations qui se nouent dans la dernière décennie apparaît d'une réelle portée.

Nos idées sont présentées comme suit. La section 1 propose une revue de la littérature et définit plus précisément la question de recherche. La section suivante résume le contexte institutionnel de la recherche en sciences de gestion en France. La section 3 présente notre méthodologie. La section 4 décrit les principales tendances concernant la production de recherche académique des deux groupes d'institutions (BS et Universités). En section 5 les principaux aspects (volume, évolution, valeur) des collaborations de recherche entre institutions sont passés en revue. Enfin, la dernière section fournit une synthèse et une discussion de nos résultats.

## **1. Cadre théorique et questions de recherche**

Une tendance forte dans le monde académique est l'abandon de la recherche produite par des scientifiques individuels pour l'adoption du mode de production en équipe de connaissances nouvelles (Wuchty *et al.*, 2007). Une équipe de recherche est un groupe de chercheurs qui collaborent pour produire de nouvelles connaissances scientifiques, qui sont principalement communiquées sous la forme d'articles. Ainsi des chercheurs qui apparaissent comme auteurs sur un article de recherche représentent un élément visible et facilement quantifiable de la

manifestation d'un effort scientifique collaboratif (Jones *et al.* 2008). Le travail en équipes dans le monde académique dépasse de plus en plus les frontières d'une université (Jones *et al.*, 2008). Il s'agit d'un changement radical dans la production de connaissances qui se généralise dans pratiquement tous les domaines des sciences « dures » comme des sciences sociales. Un important fait stylisé doit être souligné : les collaborations impliquant plusieurs Universités constituent la structure collaborative dont le nombre croît le plus rapidement. En d'autres termes, la collaboration inter-organisationnelle devient le modèle type de la collaboration en recherche (Powell *et al.*, 2005). Au début cette tendance s'applique naturellement à la « big science » compte tenu de l'importance du coût des infrastructures, puis s'étend à beaucoup de disciplines. C'est elle qui nous retiendra dans cet article en relation avec la discipline des sciences de gestion.

La collaboration en recherche procure plusieurs avantages la rendant une pratique (hautement) profitable. La division du travail de recherche entraîne une réduction des coûts, un gain de temps, un accès facilité à des équipements coûteux et à des données scientifiques uniques (Franceschet et Constantini, 2010). Les chercheurs peuvent également partager des connaissances et capitaliser sur la fertilisation croisée des idées (Franceschet et Constantini, 2010). Elle augmente la probabilité de recevoir des financements (souvent publics) et d'obtenir des contrats de recherche. Elle améliore la visibilité des résultats. En effet, grâce au plus grand nombre de co-auteurs, l'article est porté à la connaissance d'un plus grand nombre de chercheurs (Franceschet et Constantini, 2010). Des études empiriques confirment que les équipes collaboratives produisent plus d'articles à fort impact et de travaux plus fréquemment cités que les auteurs seuls (Lee et Bozeman, 2005 ; Wuchty *et al.*, 2007). Ces avantages de la collaboration peuvent s'appliquer à beaucoup de domaines de connaissances académiques ou scientifiques. Selon les domaines la hiérarchie n'est pas identique. Bien que l'argument d'un partage du coût des équipements soit un facteur plutôt spécifique aux sciences dures, on pense que globalement ces schémas s'appliquent aussi aux sciences de gestion.

De plus, la littérature met en évidence une croissance récente mais sans précédent de la collaboration *internationale* (Abramo *et al.*, 2019 ; Kwieck, 2020). Cette tendance est à la fois une manifestation de la dominance de la collaboration entre organisations (Wuchty *et al.*, 2007), mais marque une nouvelle étape de la production collaborative de connaissances dans un monde maintenant globalisé au sein duquel les technologies nouvelles de l'information et de la communication (dont Internet) apportent les infrastructures essentielles d'échange d'information et d'idées. La collaboration internationale constitue également un levier d'avantages. Les organisations de recherche choisissent d'investir dans des collaborations internationales car elles tendent à produire des connaissances nouvelles ayant une grande valeur et donc donnant lieu à des publications plus souvent citées (Abramo *et al.*, 2019). D'autres part, au niveau des chercheurs individuels, la littérature montre que les chercheurs doivent avoir un certain niveau de capital social établi qui leur permettant d'intervenir efficacement dans l'environnement collaboratif international (Melkers et Kiopa, 2010). Les professeurs plus établis ou ceux qui bénéficient de subventions de recherche plus importantes ont tendance à avoir des réseaux de collaboration plus « cosmopolites » qui leur permettent d'étendre leur réseau de collaboration au-delà des frontières de leur propre établissement de recherche.

Sur la base de ces référents théoriques, les questions que l'on pose dans cette recherche sont : est-ce que cette « loi » concernant la croissance remarquable de la collaboration en recherche

est valable pour des contextes institutionnels différents ? Pour des organisations ayant des finalités, des fonctionnements et des cultures différents ? Nous savons par la littérature que la collaboration en matière de recherche au sein d'un seul pays s'est remarquablement développée en Italie (Franceschet et Constantini, 2010), aux Pays-Bas (Ponds, 2009), aux États-Unis (Lee et Bozeman, 2005), en Norvège (Kyvik et Reymert, 2017) et en Australie (Lewis *et al.*, 2012). Cependant, dans le cas de la France la recherche en gestion est menée dans des contextes institutionnels différents : dans des BS *privées* et des Universités *publiques*.

Si cette dynamique existe bien, deux autres questions méritent d'être investiguées :

- 1) Retrouvons-nous dans le cas (français) des collaborations de recherche en gestion entre BS et Universités, et est-ce que ces dispositifs de collaboration aboutissent à la production de nouvelles connaissances de plus grande valeur ?
- 2) Retrouve-t-on également une tendance à l'internationalisation de la recherche en gestion dans le contexte français attestée dans d'autres disciplines académiques ?

Au total 3 aspects des collaborations en recherche en gestion sont investigués dans ce papier : dans le contexte français structuré par de deux grands types d'institutions profondément différentes en termes de finalité de leurs actions (BS privées/Universités publiques) retrouve-t-on la poussée de la collaboration inter-organisationnelle ? Si oui ce trend s'accompagne-t-il d'une plus grande valeur de la production collaborative des connaissances ? Et quid de l'internationalisation accrue de cette production ?

## **2. Le contexte institutionnel de la recherche en sciences de gestion en France**

Historiquement il y avait une distinction claire, en termes de mission, entre les Universités et les BS : la recherche était du ressort des Universités et la formation professionnelle la mission essentielle des BS (Courpasson et Guedri, 2007). Cette tradition avait conduit à une concentration de la recherche en gestion dans les Universités. Les présidents des associations scientifiques de gestion ou les rédacteurs des revues de gestion académiques étaient principalement des universitaires. Les principaux laboratoires de recherche étaient affiliés aux Universités et pour certains d'entre eux reliés au CNRS. Par ailleurs, dans le passé, les BS n'avaient pas prêté attention à la recherche. Selon Blanchard (2011), au cours des années 80, très peu de BS, comme HEC et ESSEC, ont investi dans des activités de recherche. Seules quelques BS avaient entrepris des initiatives de recherche<sup>1</sup>. Au cours des années 2000, une révolution culturelle se produit au sein des BS, elles commencent à se tourner vers des activités de recherche (Abdessemed et Bueno-Merino, 2016). Le « publier ou périr » des Universités américaines, est devenu le mot d'ordre dans le monde des BS. Ce changement culturel peut s'expliquer par plusieurs facteurs. Au niveau international, les BS ont commencé à demander des accréditations telles que AACSB et EQUIS pour obtenir une reconnaissance externe. Ces agences d'accréditation mettent l'accent sur les publications scientifiques et la qualification des professeurs dans leurs critères d'évaluation. Au niveau national, la CEFDG<sup>2</sup> a mis en avant également les mêmes critères dans son évaluation pour l'octroi du « grade de master » aux BS (CEFDG, 2005). Depuis lors, les BS françaises ont investi en recherche aux niveaux national et international, comme le montrent des études récentes sur les

---

<sup>1</sup> Par exemple, l'ESC Clermont a fondé un Centre d'études et de recherche (1985), tandis que l'ESC Nantes (aujourd'hui Audencia Business School) avait porté une initiative similaire en 1984.

<sup>2</sup> Commission d'évaluation des formations et diplômes de gestion.

activités de recherche de BS (Menger *et al.*, 2015 ; Mangematin et Belkhouja, 2015 ; Dubois et Walsh, 2017).

Il serait toutefois réducteur de considérer que BS et Universités sont les seules organisations produisant de nouvelles connaissances dans le domaine des sciences de gestion. À côté d'elles, on trouve d'autres écoles ou instituts menant des recherches : des écoles d'ingénieurs (École Centrale, Arts et Métiers, autres), des instituts publics de recherche (INRA, INSERM, INRIA), des écoles de commerce (INSEAD, écoles privées non classées), les Instituts d'études politiques, des institutions monétaires (Banque de France), le CNAM, des organisations internationales basées en France<sup>3</sup>. Ces institutions publient en général peu prises individuellement mais une fois agrégées ces productions représentent une part non négligeable de la production de nouvelles connaissances en gestion (au moins lorsque nous mesure leur production par des publications académiques). Elles représentent dans notre approche un troisième groupe d'institutions. Alors que les BS et les Universités possèdent des missions, des activités et des stratégies homogènes, ce troisième groupe apparaît beaucoup plus disparate quant à ces mêmes éléments. Il ne peut, toutefois, être ignoré compte tenu de sa contribution significative à la recherche en gestion.

La littérature ne nous donne aucune vision de la collaboration en recherche entre les BS et les Universités. En revanche, il a été remarqué que les BS ont développé un solide réseau international de collaboration de recherche (Dubois et Walsh, 2017). Notre étude contribue ainsi à éclairer des aspects collaboratifs de la recherche académique en gestion qui ne sont encore pas ou peu investigués. Mais nous souhaitons aller plus loin et nous interroger sur la question de savoir si et comment les BS et les Universités publiques en France collaborent dans la recherche en gestion. Cette question est pertinente car la relation historique de *séparation* entre les deux mondes ne favorise pas les stratégies de collaboration. Les équipes collaboratives peuvent différer par beaucoup de dimensions (Stokols *et al.*, 2008), toutefois, les différences en termes de discipline, culture, organisation sont les plus importantes (Hall *et al.*, 2018). Dans ce papier la discipline est unique (les sciences de gestion), en revanche, les aspects organisationnels et culturels constituent des éléments de différenciation déterminants<sup>4</sup>. Une telle activité sociale est menée dans des contextes institutionnels, ce qui va bien au-delà des conduites visant à maximiser la productivité (Bozeman *et al.*, 2001). Dans le contexte institutionnel français, peut-on s'attendre à ce que se structurent des collaborations en recherche (le nouveau moteur de la production de nouvelles connaissances) entre BS et Universités, deux mondes jusqu'ici plutôt séparés ?

### 3. Méthodologie

#### 3.1. Nos hypothèses

Concernant notre méthodologie l'hypothèse de base est que nous pouvons nous appuyer sur les modèles et schémas élaborés en Scientométrie pour évaluer l'échelle et la variété des collaborations en recherche. Nous approchons les résultats de recherche des individus et des équipes à travers leurs publications dans les revues académiques. Autrement dit, nous ne nous intéressons ici qu'à la recherche académique et non à la recherche dite appliquée ne donnant pas

---

<sup>3</sup> Ces remarques s'appuient sur des données concernant les publications dans les journaux de gestion (voir *infra*).

<sup>4</sup> Dans les sciences sociales on perçoit comme dans les sciences dures un trend continu en faveur d'équipes plus grandes (Wuchty *et al.*, 2009). Ce fait stylisé peut être beaucoup mieux expliqué par la théorie du capital social.



lieu à publication dans des revues avec évaluation par les pairs. Pour la Scientométrie l'ensemble des publications académiques constitue un indicateur pertinent de l'activité et des performances des organisations de recherche (van Raan, 2004). Au milieu des années 1980 les incitations à publier dans les journaux internationaux de gestion ou d'économie deviennent fortes (Franzoni *et al.*, 2011). Les outils bibliométriques sont ainsi appropriés à l'étude du modèle de recherche collaborative aboutissant à des publications avec co-auteurs (Jones *et al.*, 2008).

La production de nouvelles connaissances dans les sciences est de plus en plus le produit d'équipe de chercheurs en collaboration. Celles-ci sont « self-assembled and fluid » (Wang et Hicks, 2015). Les collaborations en recherche académiques constituent des moyens uniques d'acquérir de nouvelles compétences et de l'expérience. Cela requiert l'usage d'une approche fondée sur l'analyse des réseaux (nécessairement ouverts) de chercheurs. Comme dans les travaux relevant de la Scientométrie on part dans ce travail des publications académiques pour apprécier le volume, l'évolution et les formes des collaborations entre co-auteurs. Cette approche a été revendiquée par le travail pionnier de Subramanyam (1983). Celles-ci sont de plus en plus importantes car on entre dans l'ère de la collaboration. Notre hypothèse méthodologique de base est ainsi que l'analyse des collaborations des chercheurs individuels pour peu qu'on connaisse leur affiliation, renseignent et donnent de l'information permettant d'en retirer des conclusions relativement au degré de collaborations entre institutions ou organisations (voir notamment : Heinze et Kuhlmann, 2008 ; Koopmann et 2021). On interprète ces collaborations individuelles comme une image d'une forme de collaboration entre organisations même si elles restent dirigées par les comportements des individus membres de réseaux interpersonnels de recherche (souvent aussi liés à la vie d'associations académiques). Autrement dit une publication collective est interprétée comme une trace d'une collaboration entre institutions. Ajoutons que le phénomène de collaboration demeure une pratique laissée en partie sous la gouvernance individuelle des chercheurs. Les collaborations entre organisations se font au travers des comportements de réseaux des chercheurs. Les publications entrent dans les rapports d'activité des institutions académiques (BS et Universités). Elles ont même un impact important quant à l'évaluation des équipes de recherche et donc des institutions (relevant du CNRS, du Ministère). Même si elles ne renvoient pas à des accords finalisés (contrat, convention), elles peuvent témoigner de coopération plus décentralisées (diplôme en commun, thèses co-encadrées, conférences co-organisées). Par-là elles sont bien le signe de rapprochements entre institutions. Autant on dispose via les publications de données fiables, exhaustives et portant sur de longues périodes relativement aux collaborations individuelles, autant les éléments de collaborations plus institutionnelles échappent au recensement à grande échelle.

### 3.2. La mise au point d'une base de données inédite des publications françaises en gestion

Compte tenu de ces présupposés nous avons utilisé *Sciverse Scopus*, la base de données transdisciplinaire lancée par l'éditeur Elsevier en 2004. Elle couvre 21 000 journaux scientifiques et offre une plus grande couverture des sciences humaines et sociales et des journaux non anglophones. Notre base de données comprend 1 177 journaux relevant du domaine de la gestion. Pour l'ensemble de ces journaux, on extrait les articles parus entre 2008 et 2018 lorsque

ceux-ci ont dans leur adresse de signature au moins une adresse mentionnant la France comme pays de rattachement. On obtient ainsi 15 546 articles auxquels sont associées 37 392 adresses d'institutions signataires de ces articles. 21 998 adresses sont localisées en France.

Trois groupes d'institutions ou d'organisations de recherche sont identifiées et constituent les unités centrales de nos observations<sup>5</sup> :

- 1) Le groupe des Business Schools. Il se compose de 38 BS qui figurent dans les classements annuels des journaux (*L'Etudiant*, *Le Figaro*, *Le Point*, et *Le Parisien*). Ces classements sont bien connus et considérés comme fiables car reflétant globalement la hiérarchie des écoles. Deux BS ont été retirées sur la base de nos données : une BS avait des publications référencées uniquement sur la dernière année (South Champagne BS), une autre avait très peu de publications par ailleurs très éparpillées dans le temps (ISTEC). Nous travaillons ainsi sur 36 BS étudiées sur 11 ans (de 2008 à 2018). Pour les nombreuses BS qui se sont concentrées sur la période, on a adopté la convention de reconstituer les données de leurs publications sur toute la période 2008-2018 à partir de leur périmètre de 2018.
- 2) Le groupe des équipes ou des individus de l'ensemble des Universités françaises ou qui dépendent du CNRS. Les comportements de ce groupe sont essentiellement guidés par les principes de l'enseignement et de la recherche publics. Séparer les Universités du CNRS pour constituer un groupe des grands établissements de recherche publique ne serait pas pertinent puisque les unités mixtes de recherche relient les deux institutions.
- 3) Les groupes *des autres* dont on a vu précédemment qu'il était nécessairement plus disparate. On retrouve ici des organismes publics de recherche hors CNRS (INRA, INSERM), des écoles de commerce privées, des institutions du secteur public, des firmes du secteur privé, des organisations internationales, etc. Leur activité de recherche en gestion est consistante et ne peut être ni ignorée, ni fusionnée avec celle des deux autres groupes.

Sur les données extraites on utilise les listes des adresses signataires pour repérer les adresses françaises et les adresses étrangères. Parmi les adresses françaises, on identifie tout d'abord les adresses relatives aux BS qui constitue le premier groupe d'institutions de recherche de notre étude. Parmi les adresses restantes, on repère celles se rapportant à une université ou au CNRS (univ\_CNRS) second groupe d'institutions de notre étude. Les adresses françaises restantes sont classées dans le troisième groupe, dit « Autres ».

Nous adoptons la convention bien connue en Scientométrie selon laquelle l'existence de co-auteurs dans un article constitue une trace d'une collaboration dans le processus de recherche entre les co-auteurs (voir par exemple la recherche fondatrice de Narin *et al.*, 1991). On distingue les collaborations internationales des collaborations nationales entre les 3 groupes d'institutions. Pour définir les premières il suffit qu'une affiliation étrangère soit présente dans les signatures pour que la publication soit considérée comme « internationale ». Pour les secondes, quand deux affiliations relevant de deux groupes différents d'institutions sont présentes dans une même publication, on la considère comme une publication collaborative. On a donc ainsi un marqueur des collaborations en recherche.

---

<sup>5</sup> Notre méthodologie tend à séparer les BS des Universités et à associer Universités et CNRS. Nous sommes conscients qu'il existe des exceptions (par exemple l'EM Strasbourg est juridiquement membre de l'Université de la ville) qui ne remettent pas en question notre typologie.

Concernant l'impact ou la *valeur* des publications (et donc la valeur des recherches entreprises) on pose qu'elle est proportionnelle à l'indicateur *Impact factor* bien connu. Ainsi les articles sont classés en fonction d'un indicateur de visibilité du journal dans lequel ils paraissent<sup>6</sup>. Cet indicateur permet de classer les articles en 4 groupes selon les quartiles de la distribution : du groupe de ceux publiés dans les revues à plus fort impact, le premier quartile, aux groupes des articles publiés dans les revues les « moins visibles », le dernier quartile. Nous utiliserons dans la suite comme indicateur des publications ayant une plus grande valeur la proportion de papiers situés dans le premier quartile.

L'analyse des publications ne constitue qu'un volet seulement du processus d'évaluation de la recherche et des formes de collaboration entre chercheurs. Hicks (2004) a signalé que dans les sciences sociales les contributions faites dans les ouvrages collectifs constituaient des marqueurs de recherche. Toutefois, à ce jour il reste très difficile d'avoir une comptabilité relative à ces documents. Il s'ensuit que les publications académiques constituent la souche scientométrique la plus importante, pour laquelle nous avons des données fiables sur de longues périodes de temps. Ce sont elles que nous exploitons ici.

#### **4. La production de recherche académique des groupes d'institutions : les principales tendances**

Notre base de données nous permet de décrire l'évolution et les formes de la production académique des organisations de recherche dans le domaine de la gestion.

##### **4.1. Le volume de publications**

Nous avons au total 15 494 publications sur la période 2008-2018. La croissance des publications est quasi constante, on assiste à un doublement sur les 11 ans (voir le tableau 1).

**Tableau 1. Évolution des publications de chaque groupe d'institutions**

Année	Total	BS	Universités et CNRS	Autres
2008	899	222	442	352
2013	1 519	587	771	422
2018	1 871	862	891	391
<b>Total</b>	<b>15 494</b>	<b>6 192</b>	<b>7 614</b>	<b>4 255</b>

Source : base Scopus et nos propres calculs.

La production académique des trois catégories d'institutions de recherche en gestion s'établit ainsi : 7 614 publications pour le groupe des Universités et CNRS, 6 192 pour les BS, 4 255 pour le groupe des autres<sup>7</sup>. La progression des publications des BS est remarquable, elles ont été multipliées par 4 dans la période d'observation 2008-2018, celles des Universités par 2 seulement. Ainsi dans l'année 2018 qui marque la fin de la période d'observation, les deux groupes parviennent pratiquement au même montant de publications (862 contre 891). S'agissant des BS cette période est marquée par l'importance que prend la recherche académique

<sup>6</sup> L'usage des citations que reçoit un papier pour mesurer sa valeur donne des résultats très voisins. Par exemple, Didegah et Thelwall (2013) ont montré que dans les sciences sociales l'*Impact Factor* d'une revue est statistiquement significativement associé à des citations croissantes. Par ailleurs, le nombre important de revues étrangères non catégorisées par le CNRS et la FNEGE ne permet pas le recours à leur classement pour évaluer la qualité des papiers.

<sup>7</sup> Le total fait 18 061 donc supérieur au nombre de publications que nous avons dans notre base de données (15 494). Ce décalage provient du fait que n'employant pas le comptage fractionnaire, une même publication peut être attribuée à plus d'une seule institution.

en lien, notamment, avec la délivrance du grade de Master. Les publications du 3<sup>e</sup> groupe sont sur un trend croissant, mais la progression n'est pas monotone. Une telle évolution n'est pas aisée à interpréter compte tenu de l'hétérogénéité du groupe.

Le tableau 2 donne les taux d'internationalisation des publications des trois groupes d'institutions. On rappelle la convention (quasiment standard) qu'une publication est internationale quand on trouve au moins une signature étrangère dans la publication.

**Tableau 2. Taux d'internationalisation des publications**

Année	BS	Universités et CNRS	Autres
2008	56,8 %	30,8 %	42,0 %
2013	55,7 %	34,5 %	45,5 %
2018	71,5 %	45,6 %	51,9 %
<b>Total</b>	<b>61,1 %</b>	<b>38,8%</b>	<b>44,0 %</b>

Source : base Scopus et nos propres calculs.

Les différences entre groupes sont manifestes en termes d'internationalisation. Les deux groupes principaux diffèrent fortement quant au taux d'internationalisation de leur publication. Sur l'ensemble de la période il est de 61,1 % pour les BS et de 38,8 % pour les Universités et CNRS. Notons qu'au cours de la période ce taux est croissant pour les 3 groupes, bien que la croissance soit moins prononcée pour le troisième groupe. Les BS ont donc une recherche plus internationalisée. La dynamique d'évolution est également à souligner : les BS ont une croissance forte de cet indicateur et finissent la période avec un taux de 71,5 % alors que l'ensemble Universités-CNRS semble stagner autour de 45 %. Le dernier bloc a une croissance soutenue, quoiqu'un peu en retrait, de la proportion de ses collaborations internationales. Des trois groupes, seul le bloc Université-CNRS possède plus de la moitié de ses papiers sans co-auteur à affiliation étrangère.

### 4.3. La valeur des publications

Le tableau 3 présente le pourcentage des publications des trois groupes dans le quartile supérieur des journaux. Par convention on a considéré qu'il s'agit de papiers à fort impact.

**Tableau 3. Valeur des publications des 3 groupes (part des publications dans le quartile supérieur des journaux)**

Année	Ensemble	BS	Universités et CNRS	Autres
<b>2008</b>	39,8 %	48,2 %	35,1 %	43,5 %
<b>2013</b>	45,8 %	56,7 %	39,0 %	44,3 %
<b>2018</b>	56,4 %	65,3 %	51,7 %	49,9 %
<b>Total</b>	<b>48,9 %</b>	<b>58,7 %</b>	<b>42,9 %</b>	<b>46,7 %</b>
<b>Dont publications internationales</b>	<b>62,2 %</b>	<b>68,2 %</b>	<b>56,7 %</b>	<b>59,8 %</b>

Source : base Scopus et nos propres calculs.

Pour l'ensemble des institutions de notre échantillon presque la moitié (48,9 %) des publications sont dans le premier quartile des journaux qui ont un *impact factor* le plus élevé. Cet indicateur de valeur des publications révèle que le groupe des BS est le mieux placé. 58,7 % des publications du groupe sont dans le premier quartile, contre 42,9 % des publications du bloc Université-CNRS, et 46,7 % du troisième groupe. L'étude des chroniques de la part des publications du premier quartile montre une augmentation de la place de ce premier quartile, toutefois non monotone et

tout en conservant les écarts entre groupes. Il n’y a donc pas d’effet de rattrapage entre type d’institutions.

La hiérarchie qui apparait est nette : elle donne les publications des BS de meilleure qualité. Celles des Universités et CNRS viennent assez loin derrière, dépassées par celles du groupe des autres avec 15 % d’écart par rapport au groupe des BS. Il y a toutefois une constante : lorsque les publications comprennent au moins une signature d’une institution étrangère, elles ont plus de valeur que les publications « purement nationales ».

## 5. Les collaborations en recherche entre institutions françaises en gestion

### 5.1. Le volume global des collaborations

Une fois ces grandes tendances mises en évidence nos données nous permettent de saisir le volume, l’évolution, la variété des collaborations de recherche entre institutions.

**Tableau 4. Le volume et l’évolution des publications en collaboration**

Année	BS-Univ_CNRS	BS-Autres	Universités_CNRS- Autres	BS-Univ_CNRS/ total publications BS
2008	31	25	71	9
2009	38	27	81	8,4
2010	57	19	94	10,3
2011	80	34	111	11,8
2012	86	39	112	10,9
2013	111	49	114	10,7
2014	124	45	136	10,6
2015	150	51	127	12,1
2016	129	38	110	10,1
2017	165	49	127	11,1
2018	138	37	113	8,2
<b>Total</b>	<b>1 109</b>	<b>413</b>	<b>1 196</b>	<b>10,4</b>

Source : base Scopus et nos propres calculs.

Les publications (tableau 4) attestant d’une collaboration entre BS et le groupe Universités-CNRS s’élèvent à 1 109 sur la période. Le bloc des autres institutions offre un volume moindre de collaboration. Ainsi les Universités et CNRS constituent (et de loin) le premier partenaire des BS. L’inverse n’est pas vrai. Le premier partenaire du bloc Universités et CNRS est le troisième groupe des autres institutions. On a donc ici une vraie dissymétrie. Afin d’avoir une meilleure connaissance des collaborations, on doit normaliser le nombre de celles-ci, c’est-à-dire le rapporter au volume absolu des publications. Les collaborations entre les BS et le groupe Universités-CNRS représentent 18 % des publications des BS et 15 % de celles du groupe Universités-CNRS pour l’ensemble de la période. Il s’agit là de données très significatives. Le phénomène de collaboration n’est donc pas marginal. Regardons maintenant les collaborations entre le groupe Universités-CNRS et le groupe des Autres. Elles sont les plus importantes en volume. Elles représentent 16 % des publications du groupe Universités-CNRS et 28 % du groupe

des Autres. Là encore les collaborations ne constituent pas des pratiques secondaires, en particulier s'agissant du troisième groupe (Autres).

Intéressons-nous maintenant à l'évolution. À partir de 2015, le nombre de co-publications des BS avec le groupe Universités-CNRS dépasse celles des Universités-CNRS avec les autres institutions. S'agissant de l'évolution elle n'est pas continûment croissante. On perçoit qu'elle atteint un pic en 2014-2015 pour les 3 types de collaboration. Sur toute la période d'observation le volume global des collaborations entre les BS et le groupe Universités-CNRS est multiplié par 5 entre le début et la fin de cette période alors que les publications des BS sont multipliées par 4 et celles du groupe Universités-CNRS par 2 seulement. En termes relatifs les papiers collaboratifs entre BS et Universités rapportés au volume des publications des BS (groupes pour lequel la croissance des publications est la plus forte) augmentent aussi en tendance (colonne 5 du Tableau 4). Globalement ce rapport passe de 8% à 12% avec un point moyen à 10%. Autrement dit, la dynamique d'évolution de la collaboration en recherche entre ces deux types d'institutions est très forte, plus ample que la production académique de chacun des groupes. Elle également beaucoup plus forte que celle réunissant le groupe Universités-CNRS et le troisième groupe d'institutions. La croissance du nombre de leurs publications communes est beaucoup plus faible (à peine multiplié par 2 entre le début et l'année du pic de 2014). Ce qui assez bien en cohérence avec la faible croissance de l'activité de recherche (mesurée par les publications) du groupe des Autres. Globalement dans ce 4<sup>e</sup> âge de la recherche (Adams, 2013) une réelle dynamique de la collaboration existe en France entre les grands types d'institutions de recherche en gestion. On est donc loin de la séparation qui a pu exister naguère.

## 5.2. Le degré d'internationalisation des publications collaboratives

L'internationalisation des publications communes à au moins deux groupes montrent que leur niveau d'internationalisation est beaucoup plus faible que celui de chacun des 2 groupes pris isolément. Ainsi, par exemple, les publications communes BS et Université-CNRS ont un taux d'internationalisation de 33 % en moyenne sur l'ensemble de la période, inférieur au taux des BS (61,1 %) et au taux du bloc Université-CNRS pris isolément (38,8 %). Les collaborations entre BS et le groupe des autres (qui sont les moins nombreuses) sont internationalisées en moyenne sur la période qu'à 35,1 %. Au total, en moyenne sur la période 2008-2018, ces données témoignent que les collaborations entre groupes sont plus faiblement internationalisées que l'ensemble des publications de gestion de chacun des 3 groupes émanant de notre base de données. Cela renforce l'idée qu'on pourrait analyser la collaboration en recherche entre groupes comme un substitut à la collaboration avec des institutions étrangères.

## 5.3. La valeur des publications collaboratives

Tableau 5. Valeur des publications collaboratives (pourcentage des publications dans le premier quartile des revues)

	Total	Publications Internationales
<b>BS</b>	58,7	68,2
<b>Univ_CNRS</b>	42,9	56,7
<b>Autres</b>	46,7	59,8
<b>BS/Univ_CNRS</b>	53,7	66,7
<b>BS/autres</b>	50,4	68,2

<b>Univ_CNRS/autres</b>	48,6	59,8
-------------------------	------	------

Source : base Scopus et nos propres calculs.

S'agissant de la valeur des publications collaboratives (tableau 5) celles des BS sont dans une proportion plus faible dans le quartile des revues les mieux classées que l'ensemble des publications des BS. Ce qui n'est pas le cas des publications collaboratives du groupe Univ\_CNRS. Ainsi pour les chercheurs du groupe Universités-CNRS, publier avec des institutions des deux autres groupes accroît la probabilité d'être publié dans une revue à impact factor plus élevé. Les publications internationales faites en collaboration (inter-groupes) ont des valeurs beaucoup plus élevées par rapport aux publications en propre de chaque groupe. Publier en collaboration internationale pousse toujours à la hausse la valeur des publications. La hiérarchie des écarts entre BS, l'ensemble Université-CNRS et le troisième groupe est toutefois conservée. L'écart est même impressionnant pour l'ensemble Université-CNRS : alors que leurs publications ne se retrouvent que pour 42,9 % dans le premier quartile, avoir au moins une affiliation internationale pousse ce chiffre à 56,7 % et publier en collaboration avec une institution du 3<sup>e</sup> groupe l'élève à 59,8 %. Le groupe Université-CNRS est le grand gagnant des pratiques de collaboration.

## 6. Discussion

### 6.1. Les collaborations en recherche entre BS et Universités : la fin des mondes séparés

Nos résultats éclairent deux tendances majeures, qui témoignent de la fin des deux mondes étanches. En premier lieu, les collaborations en recherche entre BS et les Universités ont commencé à se développer, malgré la séparation ancienne entre les deux mondes. Le volume des publications collaboratives entre ces 2 groupes institutionnels s'élève à 17,9 % de l'ensemble des publications des BS. De plus, leur collaboration monte en puissance dans la période d'observation. Cette dynamique croissante de collaboration dans la discipline de gestion s'inscrit dans la tendance générale de la recherche académique française et mondiale. Deuxièmement, en ligne avec une collaboration en recherche plus étroite entre BS et les Universités, on note une dissymétrie en voie de changement : les BS sont devenus les partenaires plus importants des Universités dans la collaboration en recherche (par rapport au groupe des Autres). Ces tendances peuvent être expliquées par la progression de l'activité de recherche au sein de la période d'observation (2008-2018), progression spectaculaire pour les BS, d'intensité plus faible pour le bloc Université-CNRS. En fin de période les publications communes ont été multipliées par 5 (le volume des publications des BS est multiplié seulement par 4). Le régime collaboratif de production de connaissances nouvelles par la recherche académique est alimenté par des déterminants bien établis dans les disciplines scientifiques. Elle possède une valeur plus grande que celles des idées issues d'auteurs individuels (Bikard *et al.*, 2015). La collaboration augmente également la productivité (Rawlings et McFarland, 2011), garantit les flux de financement (Abramo *et al.*, 2014) et facilite souvent l'avancement professionnel (Jeong et Choi, 2015). Nous pensons que BS et les Universités-CNRS sont motivées à collaborer les unes avec les autres par les avantages de la collaboration en recherche qui ont été bien résumés par Abramo et ses collègues (2014, p. 2290) : « les collaborations permettent la participation à des projets de recherche plus larges, l'accès au financement, et non des moindres, de l'amélioration des compétences personnelles, avec des effets positifs sur la quantité et la qualité des publications. »

On doit mettre également en exergue le fait que les BS ne forment pas leurs enseignants-chercheurs dont beaucoup viennent des Universités. Ce qui est un facteur indubitable de rapprochement entre les « deux mondes » et un levier de collaborations en recherche entre les deux groupes d'institutions. De la même façon le recrutement d'enseignants étrangers de plus en plus important au niveau des BS explique le taux d'internationalisation de leurs publications extrêmement élevé.

S'agissant de l'ensemble des 3 groupes, les collaborations en recherche vues à travers les publications collaboratives continue à augmenter et enregistrent un pic en 2014-2015 comme si une proportion optimale de collaboration dans l'activité de recherche existait. Comment expliquer le recul quoique faible et peut être pas définitif après ce pic ? S'agissant des BS mais aussi des 2 autres groupes mais avec une moindre ampleur, les collaborations internationales font un bond après le pic. Aussi on pourrait y voir comme un possible effet de substitution entre collaborations internationales et collaborations entre institutions nationales.

Si nos données attestent de la fin de la séparation entre les deux groupes, le niveau de collaboration reste néanmoins faible (disons entre 15 et 20 % de la production en termes de publications des BS mais en fin de période). *In fine*, l'ordre de grandeur du taux de collaboration BS/ Univ\_CNRS est assez similaire à ce que trouvaient d'Abramo *et al.* (2009) pour d'autres disciplines, ce taux s'échelonnait de 28,3 % en biologie à 19,0 % en mathématiques et informatique. Toutefois, dans un contexte français, ce niveau de collaboration est inférieur à celui de l'ensemble du domaine des sciences humaines, qui était d'environ 25 % en 2015 (OST, 2018). Néanmoins, ce niveau de collaboration n'est pas surprenant, étant donné que la collaboration de recherche en sciences humaines est généralement moins fréquente par rapport aux sciences dures comme le génie civil ou les mathématiques en France (OTS, 2018) et ailleurs comme en Italie (Franceschet et Constantini, 2010).

## **6.2. Les collaborations en recherche entre BS et Universités : l'international est néanmoins plus attractif que « l'autre monde »**

Bien que BS et Universités collaborent de plus en plus entre elles, les deux sont plus attirées par la collaboration internationale. Les publications collaboratives entre groupes sont plus faiblement internationalisées que l'ensemble des publications de gestion de chacun des 3 groupes. Fait donnant une certaine pertinence à une hypothèse de substitution : quand on collabore avec un autre groupe on collabore moins avec une institution étrangère.

S'agissant du degré d'internationalisation de la recherche en gestion on ne trouve pas dans la littérature des éléments de comparaison avec d'autres pays. Un travail de Jeck et Balaz (2018) sur l'internationalisation de la recherche dans les pays européens sur une période quasi identique à la nôtre (2007-2017) avance un taux de 37 % pour des collaborations intra européennes. En France, le nombre de publications issues de collaborations internationales représente 35 % en 2015 pour le domaine des sciences sociales (OST, 2018). Ainsi, notre étude montre que le niveau des collaborations internationales des institutions académiques en gestion est relativement élevé par rapport aux grandeurs que l'on vient de citer.

## **6.3. Les avantages de la collaboration en recherche**

Les publications collaboratives des BS avec l'ensemble Universités-CNRS ont (en moyenne) moins de valeur que la moyenne des publications des BS. Les publications collaboratives du bloc Universités-CNRS ont (en moyenne) plus de valeur (quel que soit le type de partenaire national)



que la moyenne de leurs publications. Ce résultat signifie que les Universités-CNRS reçoivent des retombées positives de leur collaboration en recherche au niveau national, alors que ce n'est pas le cas pour le BS. En termes de collaboration internationale, les publications collaboratives internationales ont toujours plus de valeur (en moyenne) que les publications collaboratives purement nationales. Les deux groupes, BS et Universités-CNRS, publient avec des collaborateurs étrangers dans des revues ayant des facteurs d'impact plus élevés, par rapport à leurs propres publications ou à leurs publications en collaboration avec un autre groupe national. Cette constatation est cohérente avec celle de l'étude menée en 2013 par l'Observatoire des Sciences et Techniques (2018) sur l'impact de la collaboration internationale de recherche de différentes disciplines en France.

Nos résultats sur les avantages de la collaboration en recherche sont conformes à l'idée que la collaboration est bénéfique pour les résultats de la recherche. La littérature a fréquemment souligné que les équipes collaboratives produisent plus d'articles à fort impact et recueillent plus de citations (Franceschet et Constantini, 2010 ; Wuchty *et al.*, 2007). Les publications collaboratives sont plus largement partagées en raison du plus grand nombre de coauteurs (Bikard *et al.*, 2015, p. 7), et parce qu'elles tendent à être de meilleure qualité. Ce qui est le cas lorsque les auteurs académiques collaborent, échangent des idées et adressent des commentaires sur le travail de chacun (Leahay, 2016). Nos résultats vont toutefois plus loin en démontrant la valeur de la collaboration internationale par rapport à la collaboration nationale. Si la littérature met en évidence des différences d'impact de collaboration entre les disciplines (Franceschet et Constantini, 2010), notre recherche étend ce résultat au sein d'une même discipline la gestion. Nous avons constaté également que les avantages de la collaboration en recherche peuvent varier d'un type d'institution académique à l'autre.

#### **6.4. Les implications de politiques publiques et managériales**

En France les pouvoirs publics ont proposé des politiques visant à promouvoir les collaborations entre Universités et les institutions de recherche. Par exemple, afin d'améliorer les synergies entre les trois types d'établissements supérieurs (Grandes écoles, Universités, Instituts ou Centre de recherche publique), la loi sur l'enseignement supérieur et la recherche du 23 juillet 2013, prévoyait un cadre de coopération devant aboutir à la création de nouveaux établissements d'enseignement supérieur et de recherche plutôt polyvalents (les COMUE), afin de restructurer l'enseignement supérieur et d'aboutir à des centres d'excellence répartis sur toute la France (European Parliament, 2015). Nos données tendent à montrer que ce type de dispositifs n'a pas entraîné (ou pas encore) de changements notables dans les relations collaboratives en recherche entre BS et Université, et entre Université et notre troisième groupe dans la discipline gestion. Cependant, les universités et les écoles de commerce peuvent mettre en place des politiques visant à renforcer davantage la collaboration entre leurs chercheurs. Ils peuvent par exemple accompagner leurs chercheurs dans la poursuite de subventions (comme pour les projets ANR). Avoir un financement et un projet commun est particulièrement utile pour créer une collaboration de recherche. Ils peuvent également mettre en place des initiatives locales telles que l'organisation de séminaires de recherche communs ou de conférences communes. Afin d'accroître l'attractivité de la collaboration, par rapport à l'international, les universités et les écoles de commerce peuvent proposer des formations pour renforcer les capacités de leurs chercheurs à publier dans des revues plus visibles.

## Conclusion

Contribution. Au tout début de cet article nous avons mis en évidence que BS et Universités constituaient historiquement deux mondes séparés. Dans le contexte du développement de la recherche parmi les BS et du mouvement vers la collaboration en recherche académique, nous nous demandions si ces deux groupes d'établissements universitaires pouvaient collaborer entre eux et avec d'autres établissements. Nos résultats montrent que la coupure entre les deux grands blocs institutionnels a commencé à disparaître à travers une collaboration en recherche entre elles plus forte et persistante. Si les Universités-CNRS ont toujours constitué le principal partenaire des BS en recherche, les BS sont devenus le partenaire le plus important des Universités-CNRS (par rapport au troisième groupe d'établissements) que récemment. Dans le même temps, les trois groupes de notre étude collaborent avec des institutions internationales, bien que, toutefois, les BS restent, de loin, les plus internationalisées quant à leur recherche académique. Enfin, en termes d'impact de la collaboration, les publications collaboratives internationales ont toujours plus de valeur (en moyenne) que les publications collaboratives purement nationales (loi établie naguère par Katz and Hicks, 1997). On peut donc conclure à la fin des mondes séparés, cette fin procurant des effets positifs aux institutions de recherche, mais sans doute plus forts pour les Universités que pour les BS. Notre contribution étend donc à des acteurs institutionnels très différents de par leur logique d'action (privée/publique) une tendance forte identifiée par la littérature, à savoir que la collaboration en recherche entre organisations est devenue, dans la période passée, une forme croissante de collaboration dans la production de nouvelles connaissances. Dit autrement, les missions différentes des institutions concernées (BS et Universités) ne sont pas des obstacles à des collaborations en recherche. Notre apport met en évidence l'échelle, la valeur et la variété de ces collaborations.

Mise en perspective de nos résultats. On sait depuis le travail fondateur de Boschma (2005) que 5 dimensions de proximité comptent pour rendre compte des collaborations: la proximité cognitive, institutionnelle, organisationnelle, sociale et géographique. Les travaux récents prennent de la distance avec l'idée que la proximité géographique est très importante. En revanche ils soulignent que la proximité sociale et la proximité cognitive sont plus importantes pour l'émergence de collaborations que la proximité géographique (voir par exemple Koopmann et al., 2021). Dans ce travail on montre que la proximité institutionnelle ne joue plus un rôle central dans les processus de collaboration en recherche. Les collaborations entre chercheurs de différentes institutions (BS, Universités) prennent de plus en plus d'importance au cours du temps (bien que gardant une étendue encore faible), ce qui ne plaide pas pour un renforcement de la proximité institutionnelle. Toutefois l'importance croissante des collaborations entre organisations peut recouvrir des éléments de proximité géographique (interne à des sites) et de proximité cognitive (collaborations internes à des champs de connaissances ou de sous-disciplines).

Limites de notre étude. Ce travail porte sur les collaborations entre grands types d'institutions françaises dans le champ de la recherche académique en gestion. L'idée que de telles collaborations peuvent être quantifiées à travers les publications constitue notre présupposé

méthodologique de base. Toutefois, deux limites peuvent être avancées à l'encontre de cette approche. Elle ne rend pas directement compte des collaborations institutionnelles entre acteurs (débouchant par exemple sur accords contractuels), ni des collaborations plus individuelles et souvent cachées à l'observateur (du type collège invisible). Néanmoins, si notre méthodologie ne reconnaît pas explicitement ces formes de collaborations, elle ne les exclut pas. On pourrait même avancer qu'elle les présuppose. Des publications académiques collaboratives peuvent être le produit des accords entre institutions comme des interactions de connaissances entre individus. Aussi notre méthodologie quantitative peut être considérée comme robuste.

Possibles prolongements. Notre recherche montrant l'importance croissante des collaborations de recherche entre des chercheurs individuels des BS et des universités suggère la pertinence de nombreux futurs prolongements. Notamment, le rôle que peut tenir les administrations de chaque organisation pour soutenir les collaborations (y compris la mobilité des personnels) devrait faire l'objet d'un examen attentif. Les avancées méthodologiques portées par les travaux de Heinze et Kuhlmann (2008) peuvent utilement aider à cela. Mais les spécificités nationales restent sans doute très fortes. On le note dans ce papier dans le cas de la France. D'autres recherches mettant au cœur du dispositif d'investigation ces spécificités seraient bienvenues.

## BIBLIOGRAPHIE

- Abdessemed, T. & Bueno-Merino, P. B. (2016). À propos d'impact de la recherche-Les injonctions paradoxales des écoles de management françaises, *Revue française de gestion*, 42(261), 55-76.
- Abramo, G., Cicero, T. & D'Angelo, C. A. (2014). Are the authors of highly cited articles also the most productive ones?, *Journal of Informetrics*, 8(1), 89-97.
- Abramo, G., D'Angelo, C. A. & Di Costa, F. (2009). Research collaboration and productivity: is there correlation?, *Higher education*, 57(2), 155-171.
- Abramo, G., D'Angelo, C. A. & Di Costa, F. (2019). The collaboration behavior of top scientists, *Scientometrics*, 118(1), 215-232.
- Adams, J. (2013). Collaborations: The fourth age of research, *Nature*, 497(7451), 557-560.
- Bikard, M., Murray, F. & Gans, J. S. (2015). Exploring trade-offs in the organization of scientific work: Collaboration and scientific reward, *Management science*, 61(7), 1473-1495.
- Blanchard, M. (2011). Développer la recherche et maintenir la professionnalisation, *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, Hors-série n° 3, 61-76.
- Bourdieu, P. (1989). *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris : Éditions de Minuit.
- Boschma, R. (2005). Proximity and innovation: A critical assessment. *Regional Studies*, 39(1), 61-74.
- Bozeman, B. & Boardman, C. (2014). *A research collaboration and team science: A state-of-the-art review and agenda*. Londres : Springer, eBook packages.

- Bozeman, B., Dietz, J. & Gaughan, M. (2001). Scientific and technical human capital: An alternative model for research evaluation, *International Journal of Technology Management*, 22(7-8), 716-740.
- Calmand, J., Giret, J.-F., Guégnard, C. & Paul, J.-J. (2009). Why Grandes Écoles are so valued?, 17<sup>th</sup> annual workshop of the European Research Network on Transitions in Youth IREDU, Burgundy University "Youth transitions at risk? Insecurity, precarity and educational mis-match in the youth labour market", Dijon, France.
- CEFDG (2005). *Principes et Orientation*, 23 novembre 2005.
- Chen, K., Zhang, Y. & Fu, X. (2019). International research collaboration: an emerging domain of innovation studies?, *Research Policy*, 48(1), 149-168.
- Chessel, M. E. & Pavis, F. (2001). *Le technocrate, le patron et le professeur*, Paris : Éditions Belin.
- Courpasson, D. & Guedri, Z. (2007). Les professeurs-chercheurs en management face à la performance scientifique, *Revue française de gestion*, 9-10, 173-194.
- Didegah, F. & Thelwall, M. (2013). Which factors help authors produce the highest impact research? Collaboration, journal and document properties, *Journal of Informetrics*, 7(4), 861-873.
- Dubois, S. & Walsh, I. (2017). The globalization of research highlighted through the research networks of management education institutions: the case of French business schools, *M@n@gement*, 20(5), 435-462.
- European Parliament (2015). L'internationalisation de l'enseignement supérieur, Direction générale des politiques internes, Département thématique B : politiques structurelles et de cohésion, Culture et éducation.
- Fauconnier, P. (2006). "UNIVERSITÉS, GRANDES ÉCOLES : Réflexions sur un douloureux divorce français", *Revue des deux mondes*, avril, 89-96.
- Fauconnier, P. (2013). Universités, grandes écoles : la guerre rallumée !, *L'OBS*, 30/10/2013.
- Franceschet, M. & Costantini, A. (2010). The effect of scholar collaboration on impact and quality of academic papers, *Journal of informetrics*, 4(4), 540-553.
- Franzoni, C., Scellato, G. & Stephan, P. (2011). Changing incentives to publish, *Science*, 333 (6043), 702-703.
- Hall, K. L., Vogel, A. L., Huang, G. C., Serrano, K. J., Rice, E. L., Tsakraklides, S. P. & Fiore, S. M. (2018). The science of team science: A review of the empirical evidence and research gaps on collaboration in science, *American Psychologist*, 73(4), 532.
- Heinze, T., & Kuhlmann, S. (2008). Across institutional boundaries?: Research collaboration in German public sector nanoscience. *Research policy*, 37(5), 888-899.
- Hicks, D. (2004), The Four Literatures of Social Science, in H. F. Moed, W. Glänzel & U. Schmoch (eds.), *Handbook of Quantitative Science and Technology Studies*, Dordrecht : Kluwer Academic.
- Jeck, T. & Balaz, V. (2018). European co-operation in science: evidence from the european co-authorship patterns, 35<sup>th</sup> International Scientific Conference on Economic and Social Development – "Sustainability from an Economic and Social Perspective", Lisbonne, 15-16 novembre.
- Jeong, S. & Choi, J. Y. (2015). Collaborative research for academic knowledge creation: How team characteristics, motivation, and processes influence research impact, *Science and Public Policy*, 42(4), 460-473.

- Jones, B. F., Wuchty, S. & Uzzi, B. (2008). Multi-university research teams: Shifting impact, geography, and stratification in science, *Science*, 322(5905), 1259-1262.
- Jones, B. F. (2009). The burden of knowledge and the "death of the renaissance man": Is innovation getting harder?, *The Review of Economic Studies*, 76(1), 283-317.
- Katz, J., & Hicks, D. (1997). How much is a collaboration worth? A calibrated bibliometric model, *Scientometrics*, 40(3), 541-554.
- Koopmann, T., Stubbemann, M., Kapa, M., Paris, M., Buenstorf, G., Hanika, T., ... & Stumme, G. (2021). Proximity dimensions and the emergence of collaboration: a HypTrails study on German AI research. *Scientometrics*, 126(12), 9847-9868.
- Kwiek, M. (2018). International research collaboration and international research orientation: Comparative findings about European academics. *Journal of Studies in International Education*, 22(2), 136-160.
- Kwiek, M. (2020). What large-scale publication and citation data tell us about international research collaboration in Europe: changing national patterns in global contexts. *Studies in Higher Education*, 46(12), 2629-2649.
- Kyvik, S. & Reymert, I. (2017). Research collaboration in groups and networks: differences across academic fields, *Scientometrics*, 113(2), 951-967.
- Leahey, E. (2016). From sole investigator to team scientist: Trends in the practice and study of research collaboration, *Annual review of sociology*, 42, 81-100.
- Lee, S. & Bozeman, B. (2005). The Impact of Research Collaboration on Scientific Productivity, *Social Studies of Science*, 35(5), 673-702.
- Lewis, J. M., Ross, S. & Holden, T. (2012). The how and why of academic collaboration: Disciplinary differences and policy implications, *Higher Education*, 64(5), 693-708.
- Mangematin, V. et Belkhouja, M. (2015). A note on the evolution of the French management scholarship, 1994-2014, *M@n@gement*, 18(3), 194-204.
- Melkers, J., & Kiopa, A. (2010). The social capital of global ties in science: The added value of international collaboration, *Review of Policy Research*, 27(4), 389-414.
- Menger, P. M., Marchika, C. & Hanet, D. (2015). La concurrence positionnelle dans l'enseignement supérieur, *Revue économique*, 66(1), 237-288.
- Narin, F., Stevens, K. & Whitlow, E. S. (1991). Scientific co-operation in Europe and the citation of multinationally authored papers, *Scientometrics*, 21(3), 313-323.
- OST (2018). *La position scientifique de la France dans le monde 2000-2015*, Paris : Hcéres.
- Picavet, E. (2007). Universités et "grandes écoles" : une impasse française, *Cités*, 2007/3(31), 173-178.
- Ponds, R. (2009). The limits to internationalization of scientific research collaboration, *The Journal of Technology Transfer*, 34(1), 76-94.
- Powell, W. W., White, D. R., Koput, K. W., & Owen-Smith, J. (2005). Network Dynamics and Field Evolution: The Growth of Interorganizational Collaboration in the Life Sciences, *American Journal of Sociology*, 110(4), 1132-1205.
- Rawlings, C. M. & McFarland, D. A. (2011). Influence flows in the academy: Using affiliation networks to assess peer effects among researchers, *Social Science Research*, 40(3), 1001-1017.
- Stokols, D., Hall, K. L., Taylor, B. K. & Moser, R. P. (2008). The science of team science: overview of the field and introduction to the supplement. *American journal of preventive medicine*, 35(2), S77-S89.
- Subramanyam, K. (1983). Bibliometric studies of research collaboration: A review. *Journal of Information Science*, 6(1), 33-38.

- Van Raan A. F. (2004). Measuring science, in F. Henk Moed, W. Glänzel et U. Schmoch, (eds.), *Handbook of quantitative science and technology research*, Dordrecht : Springer.
- Wang, J., & Hicks, D. (2015). Scientific teams: Self-assembly, fluidness, and interdependence. *Journal of informetrics*, 9(1), 197-207.
- Wuchty, S., Jones, B. F. & Uzzi, B. (2007). The increasing dominance of teams in production of knowledge, *Science*, 316(5827), 1036-1039.